

Article

« Écrire, Rêver – Accomplissement du désir de lire chez Proust »

Nicole Deschamps

Études littéraires, vol. 28, n° 1, 1995, p. 21-29.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501106ar>

DOI: 10.7202/501106ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



ÉCRIRE, RÊVER

ACCOMPLISSEMENT DU DÉSIR DE LIRE CHEZ PROUST

Nicole Deschamps

■ Pour décrire l'enchantement de la lecture, thème qu'il a souvent traité dans ses œuvres critiques et qu'il a somptueusement mis en scène dans *la Recherche du temps perdu*, Marcel Proust esquisse une comparaison étonnante : la lecture serait « magique comme un profond sommeil » (t. I, p. 87). Cette idée serait à mettre en parallèle non seulement avec celle de Sigmund Freud, pour qui la joie qu'on éprouve en présence d'une œuvre d'art serait plutôt comparable à « une légère narcose »¹, mais encore avec les découvertes plus récentes de Silvio Fanti sur le *sommeil-rêve*, seul lieu où se réalise le désir².

Du plaisir de lire, un écrivain pourrait parler longuement, avec effusion, sans pourtant vouloir l'analyser. N'est-ce pas justement ce que fait le héros-narrateur de *la Recherche* lorsqu'il invite son lecteur à pénétrer avec lui jusque dans l'intimité d'un moment d'extase,

là où, s'arrêtant dans sa promenade d'exploration du côté de Guermantes, il est emporté par la rêverie de *passer tout son temps à lire*, extrêmement attentif au son des cloches familières puis au silence qui accompagneraient successivement sa lecture :

Et j'aurais voulu pouvoir m'asseoir là et rester toute la journée à lire en écoutant les cloches, car il faisait si beau et si tranquille que, quand sonnait l'heure, on aurait dit, non qu'elle rompait le calme du jour, mais qu'elle le débarrassait de ce qu'il contenait et que le clocher, avec l'exactitude indolente et soigneuse d'une personne qui n'a rien d'autre à faire, venait seulement pour exprimer et laisser tomber les quelques gouttes d'or que la chaleur y avait lentement et naturellement amassées — de presser, au moment voulu, la plénitude du silence (t. I, p. 164).

Sommeil, rêverie, ravissement, la lecture chez Proust ne serait-elle donc que cet « amusement » que la grand-tante du héros lui reproche lorsqu'elle le surprend à lire un autre jour que le dimanche, et cela, précise

1 Cité par Jean Clair, qui précise dans un récent article intitulé « Deus absconditus » : « Autrement dit, l'œuvre d'art, dont l'artifice serait comparable à ceux des procédés hypnotiques ou des pharmacopées, aurait le pouvoir de plonger dans un songe artificiel, léger et court. », (p. 281). La citation de Freud est tirée de *Malaise dans la civilisation*, p. 26.

2 Voir les chapitres intitulés « Sommeil-rêve » dans *l'Homme en micropsychanalyse*, p. 131-172, ainsi que dans le *Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, p. 183-198.

le texte, « en donnant au mot amusement le sens d'enfantillage et de perte de temps » ? (t. I, p. 99). Nous savons au contraire que c'est plutôt un travail intense qui attend le lecteur imaginé par Proust puisqu'il s'agit pour lui, en devenant à son tour écrivain, de se constituer lecteur de soi-même à travers le « déchiffrement » puis la « transcription » (t. IV, p. 622) du « livre intérieur de signes inconnus » (t. IV, p. 458). Loin d'être une distraction de soi-même, la lecture sert alors de prétexte à une auto-analyse, travail ultime qui ne s'accomplirait vraiment que dans l'écriture.

Partant de quelques fragments de *la Recherche* mettant en scène un lecteur idéal qui écrit, en nous donnant l'illusion qu'il nous écrit et qu'il prend plaisir à lire des romans — particulièrement des romans modernes dans lesquels « l'image étant le seul élément essentiel, la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement les personnages réels serait un perfectionnement décisif » (t. I, p. 84) — nous nous demanderons ce qui crée l'effet de bonheur dans le texte proustien. Notre hypothèse est qu'à travers le transfert de lecture et au-delà du récit qui célèbre joyeusement la naissance d'un livre sans cesse recommencé, livre dont le charme est repérable dans la musicalité des phrases et la vivacité des images, *la Recherche* témoigne de l'accomplissement du désir dans le *sommeil-rêve*, tel que défini par la micropsychanalyse. Même si nous concentrons notre lecture sur deux scènes

en particulier, nous chercherons à en laisser transparaître l'architecture ou la stratification, soit en les rapprochant d'autres scènes analogues dans le texte achevé, soit en recourant aux esquisses.

La lecture en suspens

Revenons sur le passage que nous avons cité en introduction. Il est situé au tout début de la promenade du côté de Guermantes et, contrairement au second extrait que nous avons choisi de commenter, il est très bref. Pourquoi Guermantes ? En distinguant ici les côtés de Guermantes et de Méséglise, côtés opposés dont nous savons qu'ils deviendront explicitement interchangeables, nous pourrions dire très schématiquement que le premier est celui de *l'écriture*, médiatisée par la duchesse, suprême idéal du narrateur, alors que le second représenterait plutôt celui de *l'expérience*, finalement décevante, de *la lecture*, médiatisée par Swann, Bloch et Gilberte, par qui aura lieu la découverte de l'écrivain Bergotte et du musicien Vinteuil. Rappelons également que le pôle de Guermantes est indissociable de celui de l'origine, c'est-à-dire Combray, comme l'a bien fait voir Jean Milly, qui en donne la confirmation par l'étude des ébauches manuscrites (Milly, p. 81-83). Sur le thème des oppositions, ajoutons enfin que, pour l'écrivain en herbe, lire s'avère un plaisir tandis qu'écrire serait plutôt comparable à « un amour sans plaisir mais profond » (t. I, p. 95³).

3 Ce passage, dans lequel Proust exclut l'écrivain du plaisir qu'il provoque chez son lecteur, mérite d'être cité au complet: « Même plus tard, quand je commençai de composer un livre, certaines phrases dont la qualité ne suffit pas pour me décider à le continuer, j'en retrouvai l'équivalent dans Bergotte. Mais ce n'était qu'alors, quand je les lisais dans son œuvre, que je pouvais en jouir ; quand c'était moi qui les composais, préoccupé qu'elles reflétassent exactement ce que j'apercevais dans ma pensée,

Pour cette promenade, le héros-narrateur n'est encore qu'un enfant en pleine croissance, peut-être déjà un adolescent vivant dans l'effervescence d'avoir récemment découvert à la fois l'éveil de la sexualité, la passion de lire et le désir d'écrire. Il est accompagné de ses parents. Plus longues et plus solennelles que les habituelles promenades du côté de Méséglise, les excursions du côté de Guermantes n'ont lieu que par beau temps. Elles sont racontées sur un mode impersonnel : « On partait tout de suite après déjeuner... » (t. I, p. 163). « On » désigne la cellule familiale réduite à la trinité essentielle : père, mère, enfant unique.

De la relation avec ses parents comme de la progression de la promenade sur laquelle se focalise le récit, le héros est tout à coup ravi, emporté ici-ailleurs en un lieu paradisiaque, transposition du paysage ambiant qui a la grâce d'un beau jour d'été, aussi vibrant de lumière qu'agréablement rythmé par le son des cloches, paysage réel qui est projeté comme l'ambiance d'accompagnement idéal à la lecture.

Lecture de quel livre ? Peut-être n'en est-il pas plus question que de lire du tout. L'instant parfait de lecture ici décrit est celui du *moment vide* où le lecteur ébloui lève les yeux de son livre, où le promeneur

s'évade des circonstances particulières de sa vie, réduite à son contenu manifeste immédiat. Tel est l'instant magique, celui qui vaut d'être immortalisé, même au prix de l'abolition des fugitives réminiscences qui demeurent encore vivaces en ce début de *la Recherche*. Comme le futur écrivain ne trouve pas de mots pour exprimer la béatitude qu'il ressentirait à découvrir l'au-delà de la lecture du « livre intérieur » — jouissance peut-être d'accéder au poétique —, ou bien la jubilation, également indicible, de s'être à la fois perdu et reconnu dans l'analyse d'un rêve, il parle de la « plénitude du silence ».

À ce propos, nous avons en mémoire le célèbre passage de la *Divine Comédie* dans lequel Paolo et Francesca lisent une histoire d'amour qui suscite en eux l'urgence de s'embrasser. Le passage à l'acte, ce qui les précipite, au prix de leur vie, dans l'enfer-paradis de devenir eux-mêmes la matière d'un livre (*l'Enfer*, chant V, vers 127-138⁴). C'est précisément le destin dans lequel se reconnaît le lecteur-narrateur et rêveur-dormeur éveillé des premières lignes de *la Recherche* : « ...il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage » (t. I, p. 3).

Dans l'article qu'il intitule « Lever les yeux de son livre », Yves Bonnefoy a développé l'idée féconde que

craignant de ne pas " faire ressemblant ", j'avais bien le temps de me demander si ce que j'écrivais était agréable ! Mais en réalité il n'y avait que ce genre de phrases, ce genre d'idées que j'aimais vraiment. Mes efforts inquiets et mécontents étaient eux-mêmes une marque d'amour, d'amour sans plaisir mais profond. Aussi quand tout d'un coup je trouvais de telles phrases dans l'œuvre d'un autre, c'est-à-dire sans plus avoir de scrupules, de sévérité, sans avoir à me tourmenter, je me laissais enfin aller avec délices au goût que j'avais pour elles, comme un cuisinier qui pour une fois où il n'a pas à faire la cuisine trouve enfin le temps d'être gourmand. » (t. I, p. 95)

⁴ Ce passage a été plusieurs fois commenté mais j'aime particulièrement l'interprétation qu'en donne Yves Bonnefoy qui en fait la découverte de « l'essence du poétique » dans « Lever les yeux de son livre », p. 13.

l'interruption, dans la lecture d'un texte, peut avoir valeur essentielle et quasiment fondatrice dans le rapport du lecteur à l'œuvre, et d'ailleurs aussi, tout d'abord, dans celui de l'auteur à sa création en cours (p. 14).

Tout cela s'applique éminemment au héros-narrateur de *la Recherche*, dans ce passage annonciateur de la prise de conscience décisive de son talent d'écrivain. C'est « pris d'une sorte d'ivresse » (t. 1, p. 178) qu'il décrira les clochers de Martinville, dont la beauté au soleil couchant lui inspirera son premier texte. Et la joie d'avoir écrit, comme celle d'avoir lu, se produira dans un moment de vide, d'oubli de la page lue ou écrite. Elle s'accompagnera aussi d'une mutation du lecteur ou de l'écrivain comme sujet *autre* que celui de la lecture ou de l'écriture. Si les dimanches après-midi passés à lire à Combray rejoignent la profondeur du sommeil, c'est qu'ils avaient d'abord été, dit le narrateur, « soigneusement vidés par moi des incidents médiocres de mon existence personnelle » (t. I, p. 87).

D'une scène à l'autre, les clochers de Martinville étant moins familiers et plus lointains que ceux de Saint-Hilaire, annonciateurs de Combray, seul l'effet sonore aura été modifié : il s'agit maintenant de *chanter*, peut-être à la façon de Bergotte, dont l'œuvre se donne à lire comme une partition musicale, plutôt que d'écouter ce qu'aurait à dicter le silence :

Je ne repensai jamais à cette page, dit l'écrivain en herbe, mais à ce moment-là, quand [...] j'eus fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux que, comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête (t. 1, p. 180).

Quant au rêve de lire en permanence, il rejoint en une image l'idée du « continuum onirique » telle que définie par la micropsychanalyse :

sur le mode du « sommeil sismique » du foetus, on rêverait « en permanence dans et par chacune de ses pensées et actions, cellules et particules » (*Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, p. 197).

Lire-écrire au lit

Souvent cité à cause des nombreuses réflexions qu'il suscite sur l'esthétique du roman moderne, le passage sur la pensée de la lecture, auquel nous nous arrêtons maintenant, est plus rarement présenté comme mise en scène rétrospective de l'ouverture. Si le récitant du début de *la Recherche* demeure énigmatique, peut-être un vieillard ou un agonisant qui aurait depuis longtemps oublié la grâce de s'endormir comme un enfant, peut-être un sage déjà dans la béatitude d'avoir mis à mort tous ses désirs. C'est bien l'enfant de Combray, tel que surgi de la tasse de thé qui l'a fait ressusciter, avec ses parents, les personnages familiers et les lieux de son enfance, qui découvre la lecture dans la scène dont nous parlerons maintenant. Étrange enfant : s'il a encore l'âge de « s'amuser » et, à l'heure de la sieste, de se faire mettre au lit d'autorité, il semble également avoir tout exploré de l'expérience humaine. Comme l'espace et le temps proustiens ont toujours la densité onirique de multiples condensations, les moindres données sont à lire suivant une épaisseur qui ne se limite pas au premier plan.

Itérative, la scène a lieu l'été, elle en serait, dit le texte, « le spectacle total ». Elle se déroule un après-midi de grande chaleur (certains passages et plusieurs esquisses précisent qu'il s'agit d'un dimanche), entre

deux repas alléchants. À ce propos, le texte et les avant-textes soulignent explicitement, de la part du jeune lecteur avide de livres à dévorer, le souvenir ou l'anticipation des repas et le confort d'être assis ou allongé pour les imaginer : « Cette idée de dîner n'était pas absente du plaisir que j'avais à lire, non plus que mon repos dans le fauteuil d'osier » (t. 1, p. 1142). Manger la madeleine fécondante, avaler thé, bière ou tilleul constituent également une façon d'explorer l'univers, afin de s'y retrouver en se perdant jusqu'à l'ivresse.

La scène comprend deux décors : l'un évoque une chambre aux rideaux tirés, mais qui laissent filtrer la lumière, toute vibrante de martèlements venus de l'extérieur qui semblent « faire voler au loin des astres écarlates » et du bruissement des moustiques, bruits amalgamés composant ce qu'il appelle « la musique de chambre de l'été » (t. I, p. 82) ; l'autre se situe sous un arbre du jardin, dans une petite guérite au fond de laquelle le héros s'est réfugié pour lire tranquille, lieu dont il se fera une « crèche » d'où s'amorce sa réflexion.

La demi-obscurité de la chambre et de la guérite permet d'établir un lien avec le décor nocturne de l'ouverture, mais elle souligne surtout l'éclat de la lumière, qui rayonne d'abord du livre. D'après une esquisse, il règne dans ce clair-obscur « une telle sensation de soleil, que le sujet du livre lu alors [en] paraît trempé d'or, tout éblouissant d'or » (t. 1, p. 755). Un déplacement similaire se produit du paysage désigné dans le livre comme le lieu privilégié où se projette le lecteur, à l'ambiance du jour d'été qu'il vit et qu'il décrit simultanément : chaleur, beau

temps, sonorités, sensations agréables. Il n'y a cependant aucune fusion entre ces perceptions différentes qui, demeurent très distinctes bien que analogues.

Or elles ont un point de convergence qui est explicitement donné dans une esquisse comme étant *le rêve*, le rêve qui ne pourrait survenir qu'une fois le livre refermé, une fois quitté, dit le lecteur, « le paysage où m'avait fait venir l'auteur » (t. I, p. 761). Voici le point d'incandescence où le contenu du livre à lire ou à écrire se perd, comme le contenu manifeste du rêve est bouleversé, fragmenté, déplacé, vidé du sens qu'il paraissait avoir d'abord, lorsqu'on cherche sérieusement à le déchiffrer. Ce paysage-là, dit-il alors *comme en s'éveillant de sa lecture* pour entrer dans la réalité autrement lumineuse du rêve, lui laisse « plus de nostalgie qu'un paysage réel, parce que je l'avais perçu au-dedans de moi comme le paysage d'un rêve plus clair et dont on se souvient » (t. 1, p. 761).

Ce thème du livre à lire puis à écrire comme tremplin au rêve considéré en tant qu'éveil suprême, sera retenu dans la version finale. Il est alors directement relié à l'art du romancier, dont le travail consiste à s'abstraire de la réalité afin de la recréer pour son lecteur, qui peut alors l'assimiler. Cette nouvelle réalité, il arrive que le lecteur la fasse sienne jusqu'à en subir le choc organique de sentir sa respiration s'accélérer et son regard s'intensifier :

Et une fois que le romancier nous a mis dans cet état où, comme dans tous les états purement intérieurs, toute émotion est décuplée, où son livre va nous troubler à la façon d'un rêve mais d'un rêve plus clair que ceux que nous avons en dormant et dont le souvenir durera davantage, alors, voici qu'il déchaîne en nous pendant

une heure tous les bonheurs et tous les malheurs possibles dont nous mettrions dans la vie des années à connaître quelques-uns... (t. I, p. 84)

Parmi les non-dits de cette scène idyllique de lecture, qui a lieu tantôt dans le refuge d'une chambre, tantôt dans celui d'une « crèche », quelques-uns mériteraient d'être signalés, sinon élucidés, parce qu'ils ont un rapport à la sexualité et à l'agressivité qui imprègnent tout rêve. De quelque façon qu'on les entende en leurs analogies, ces lieux à la fois clos et ouverts résument l'univers qu'ils ramènent vers la *cellule*, tout en demeurant spécifiques de l'imaginaire proustien. Il y a d'abord le rappel implicite de cette pièce « destinée [dit le texte] à un usage plus spécial et plus vulgaire » mais qui, du fait qu'elle fermait à clef, permettait « l'inviolable solitude » que réclamaient « la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté » (t. 1, p. 12). Un autre exemple, celui-là beaucoup moins évident, nous serait donné par le contexte, qui fait allusion à la grossesse puis à l'accouchement de la fille de cuisine, surnommée « la Charité » d'après Giotto, ainsi qu'aux abominables souffrances physiques et morales qu'elle subit de la part de Françoise. Nous pensons en particulier à la scène de cruauté qui fait voir Françoise en larmes, absorbée par la lecture d'un ouvrage de médecine qui décrit les symptômes dont souffre la jeune accouchée, alors que cette dernière se lamente vainement pour qu'on lui porte secours.

En relation avec les associations que pourrait nous inspirer le mot « crèche », ces pistes seraient à explorer pour laisser entrevoir,

chez le lecteur-rêveur imaginé par Proust, comme chez le lecteur de sa *Recherche*, un réseau de co-pulsions spécifiques dont l'analyse ne serait qu'une première étape vers l'élucidation théorique du plaisir de lire.

Lire Proust en quelque moment d'oisiveté, de rêverie ou, au contraire, de travail intense, donne l'impression de s'ennivrer au champagne ou plutôt, si l'on s'en tient aux images du texte, de boire à petites gorgées ou à grandes lampées de la bière fraîche, écumeuse, effervescente, amère mais couleur de miel, presque hydromel des dieux et pourtant boisson des pauvres, substantielle comme du pain ou du lait plutôt qu'à la manière d'une pâtisserie ou d'une boisson réservées aux élites ; une mer à boire de bière ou de lait, comme il est dit de la mer de Balbec lorsque le héros, détachant enfin les yeux de sa bibliothèque vitrée, risque un regard par la fenêtre ouverte de sa chambre d'hôtel et qu'il la découvre « comme une topaze » fermentée au soleil, devenue, dit-il, « blonde et laiteuse comme de la bière, écumante comme du lait » (t. 1, p. 674).

Certains lecteurs seraient frappés par d'autres images. « Une grande œuvre [dit Yves Bonnefoy], est moins la réussite d'une personne que l'occasion qu'elle donne à d'autres de recommencer la recherche » (p. 14). De ce point de vue, *la Recherche* est exemplaire de la façon la plus radicale de poser la question du désir d'écrire comme corollaire au bonheur de lire.

Évidemment, toute lecture demeure subjective, invérifiable, passionnée lorsqu'il s'agit d'*aimer* un texte, c'est-à-dire d'y

croire jusqu'à vouloir s'en approprier la substance. De sa « crèche », le héros proustien a bien vu cela :

Dans l'espèce d'écran diapré d'états différents que, tandis que je lisais, déployait simultanément ma conscience, et qui allaient des aspirations les plus profondément cachées en moi-même jusqu'à la vision tout extérieure de l'horizon que j'avais, au bout du jardin, sous les yeux, ce qu'il y avait de plus intime, la poignée sans cesse en mouvement qui gouvernait le reste, c'était ma croyance en la richesse philosophique, en la beauté du livre que je lisais, et mon désir de me les approprier, quel que fût ce livre (t. I, p. 83).

Protégé par l'écran des représentations qui refont sans cesse surface, suivant les lois capricieuses de la surdétermination, déplacées, fragmentées, recrées, puis oubliées, le lecteur idéal, à l'instar de l'écrivain, a l'intuition de la fragilité de ce qu'il perçoit comme la réalité.

La proposition suivant laquelle tout lecteur (ne) serait (que) lecteur de soi-même est indissociable de la mise à mort de l'auteur que Proust a si parfaitement réalisée en créant le sujet de *la Recherche*, ce « je » de lecteur-poète qui est d'abord un dormeur éveillé, mère et père d'un livre, et lui-même livre-embryon dont les cellules ne cessent de proliférer, un livre pourtant achevé par le mot FIN et plus sûrement encore par la disparition de son auteur. S'il s'avère possible à Proust de parler du plaisir de lire sans raconter sa vie (*la Recherche* constitue un témoignage par excellence sur l'oubli plutôt que sur la mémoire), mais en assimilant des phrases dont il se nourrit jusqu'à l'ivresse, c'est que son audace le place à l'avant-garde de la littérature française. Bien avant Roland Barthes

et Maurice Blanchot, il avait compris que le lecteur, comme l'auteur d'un livre, est, dira Barthes en 1967, « sans histoire, sans biographie, sans psychologie ; il est seulement *quelqu'un* qui tient rassemblées dans un même champ toutes les traces dont est constitué l'écrit » (Barthes, p. 68 ; repris dans Ginette Michaud, p. 69).

Commentant ce passage dans l'ouvrage qu'elle a consacré au fragment chez Barthes, Ginette Michaud souligne à quel point « la lecture (ou le lecteur) n'ont quelque chance d'être théorisés qu'à la condition de réexaminer de fond en comble les diverses définitions qui ont prévalu dans les diverses théories de la littérature jusqu'à aujourd'hui » (Michaud, p. 69).

Le rapprochement que nous esquissons entre le rêve et le texte littéraire ne va pas de soi. Il permet cependant de poser autrement la question de ce qui est vrai, à propos de littérature comme d'identité, celle de l'écrivain et du lecteur, celle de l'individu par rapport au cosmos, dont il n'est qu'un fragment, mais un fragment spécifique. Et notre réflexion devrait s'accompagner d'une autre réévaluation, celle du rêve — pour Freud d'origine infantile et pour Fanti d'origine énergétique.

Il n'en reste pas moins que le bonheur de lire (Proust en particulier), repose également sur une rencontre. Car il y a *quelqu'un* dans l'impersonnalité d'un livre : traces lointaines d'une intimité cellulaire ou affective, histoire individuelle aussi énigmatique que le contenu manifeste d'un rêve. Dans l'hypothèse où le soliloque en voix *off*, qui

récapitule toutes les inflexions humaines, consiste en l'exploration (micropsychanalytique ?) d'une vie passée à rêver-écrire au lit, cette aventure de « recherche », dont la méthode relève des associations libres ⁵, ne trouverait la plénitude de son sens que dans un transfert : transfert vécu et recréé par Proust dans son rapport aux

écrivains qu'il a lus, imités, pastichés, absorbés ; transfert qu'il nous permet d'élaborer à notre tour. S'il y a quelque amour chez Proust — que le souci de son œuvre avait rendu plus ou moins inapte à toute autre forme d'activité humaine —, c'est envers ses lecteurs anonymes qu'il s'esquisse.

5 *The Proustian Fabric. Associations of Memory*, Lincoln & London, University of Nebraska Press, 1992.

Références

- BONNEFOY, Yves, « Lever les yeux de son livre », dans *la Lecture, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 37 (printemps 1988), p. 9-19.
- CLAIR, Jean, « Deus absconditus » dans *Destins de l'image, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 44 (automne 1991), p. 281-296.
- FANTI, Silvio, *L'Homme en micropsychanalyse*, Paris, Buchet/ Chastel, 1988.
- MCDONALD, Christie, *The Proustian Fabric, Associations of Memory*, Lincoln & London, University of Nebraska Press, 1992.
- MICHAUD, Ginette, *Lire le fragment*, Montréal, Hurtubise HMH, (coll. Brèches), 1989.
- MILLY, Jean, *la Phrase de Proust*, Paris, Champion, 1983.
- PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 4 vol., 1987-1989.